

La maison allemande par Annette Hess

références : Actes Sud, 2019

Ce texte est né de la plume de Dirk Walter, ancien professeur d'allemand, conseiller régional de cours et président de la commission régionale de cours en Sarre. L'année dernière, il a réalisé pour la première fois un podcast portant sur un des livres nominés pour le Prix littéraire des lycéens de l'Euregio. Puisque les retours étaient très positifs, il s'est penché sur les six romans nominés cette année, et nous propose ainsi des idées et suggestions pour alimenter les discussions sur les livres avec les élèves.

Parlons du dernier livre : **La maison allemande** d'**Annette Hess**.

Tout comme « *Arrête avec tes mensonges* » de Philippe Besson, le livre d'Annette Hess traite d'un processus d'émancipation, du détachement de comportements sociétaux bien rigides. Besson arrive à s'en libérer, son ami Andrieu cependant échoue en y renonçant. Qu'est-ce qu'il en est pour l'héroïne dans le roman de Hess, Eva Bruhns ?

L'histoire est située au début des années 1960 et la protagoniste doit se battre avec deux conventions de l'époque : d'un côté le besoin grandissant de dissimuler, voire refouler les années sombres du nazisme et des destins de ses victimes et de l'autre côté l'idée que la femme est sujette de son mari.

Les deux aspects sont intimement liés dans ce roman, car la figure centrale Eva Bruhns est engagée en tant qu'interprète dans le cadre du premier procès d'Auschwitz à Francfort où d'une part elle traduit des témoignages polonais, et d'autre part elle est aussi sous la pression de son fiancé Jürgen Schoormann, qui veut la pousser à renoncer à ce travail.

Il devait pouvoir faire confiance à sa future épouse. Elle devait faire ce qu'il disait. (p. 108; idées similaires sur p.22)

Son refus – chose inacceptable pour Jürgen – provoque une première grande crise, qui emmène Eva à rendre sa bague de fiançailles (p. 100).

De manière générale, ce fils du chef du grand magasin de vente par correspondance Schoormann – qui voulait devenir pasteur initialement – incarne le type de l'archi-conservateur : pas de sexe avant le mariage (p. 22). Quand malgré tout il y a un rapprochement intime, il rejette Eva avec un « regard sombre » (p. 156 – 157). La

deuxième tentative finit en une sorte d'acte désespéré (p.286). Encore plus tard, on apprend le contexte de cet enjeu : après que sa mère a été victime d'une bombe, le jeune Jürgen tua à coups de pieds un pilote américain chuté et ce faisant il eut un orgasme (p. 374). Depuis lors, sa sexualité est intimement liée à la culpabilité.

Les parents d'Eva – la mère Edith et le père Ludwig - qui tiennent avec succès le restaurant « Deutsches Haus », ainsi que sa grande sœur veulent qu'elle laisse tomber ces vieilles histoires :

Ses parents et Annegret ne voulaient pas entendre parler du procès et ne lisaient aucun des articles qui paraissaient presque chaque jour sur le sujet. (p. 164 ; voir aussi les réactions du père p. 161 ou de la mère, p. 73 : « Laisse le passé où il est, Eva. Ça vaut mieux, crois-moi. » Voir aussi le conflit avec Annegret au sujet des victimes, p. 304 – 306)

Tout comme pour Jürgen, nous n'apprendrons qu'assez tard l'histoire qui mettra dans une lumière particulière le refus de se souvenir de leur passé. Mais on en parlera plus tard.

Quant à la narration, nous avons à faire avec un narrateur omniscient (ou une narratrice omnisciente), qui raconte aussi la vie intérieure des différents personnages, sans pour autant tout révéler tout de suite. Le dévoilement progressif des contextes de fond et des motivations est un principe du roman qui est appliqué également pour Annegret, la sœur d'Eva ou David Miller, l'assistant du procureur – et après tout aussi pour Eva. On peut donc dire qu'il y a différentes actions en même temps, parfois intimement liées avec l'action du procès : l'action de Jürgen, l'action de David Miller, l'action d'Otto Cohn, l'action du couple Bruhns et l'action d'Annegret. Une sorte de manège de personnages, au centre duquel se trouve Eva.

Le roman s'apprête donc à être regardé sous la perspective de ses différents personnages. On peut proposer un graphique qui reprend la constellation des personnages et discuter avec les élèves des développements et actions qui y sont liés. (voir graphique en pièce jointe)

Commençons par le personnage central d'Eva : d'abord engagée plutôt par hasard dans le procès – car l'interprète officiel ne dispose pas encore de visa – elle développe un sentiment de devoir de plus en plus fort, sans pour autant pouvoir dire pourquoi exactement :

*Elle ne savait pas ce qui la poussait à agir ainsi, mais il fallait qu'elle soit là, qu'elle assiste à la lecture des chefs d'accusation. Elle se devait d'être présente. Pour qui ? Elle n'en avait aucune idée. (p.86)
Et moi, qu'est-ce que je fais là ? se demanda Eva. Elle n'en savait rien. (p.171)*

Ce sentiment de devoir être présente est lié à un ressenti de honte et de culpabilité : déjà quand Otto Cohn, qui sera plus tard un des témoins du procès, renonce d'un regard douloureux de la remercier pour son aide, il est écrit :

Soudain honteuse, elle acquiesça, puis quitta silencieusement la pièce. (p.78)

Et peu après : *(M)ais soudain elle se fit l'effet d'être accusée elle-même. (p.91)*

En parallèle, elle développe le sentiment d'être plus liée à ces événements qu'elle en est consciente. Quand sa sœur lui tire les cartes, elle compte en polonais et dit, d'un petit air malicieux :

« Peut-être que j'étais polonaise dans une vie antérieure ? »(p.60)

Mais aussitôt les souvenirs jaillissent dans son esprit : elle pense connaître la femme de l'accusé principal (p. 95), se souvient finalement d'avoir été giflée par cette dernière (p. 146), et n'apprend que petit à petit qu'elle et sa famille ont vécu à côté du camp d'Auschwitz quand elle était très jeune. Quand elle finit par trouver le nom de son père dans la liste du personnel de la SS recruté auprès du camp (p. 263, 267), elle demande des explications à ses parents.

On découvre que Ludwig Bruhns a travaillé comme chef cuisinier dans le casino des officiers d'Auschwitz (p.307). Ceci explique pourquoi les parents et la sœur aînée pratiquent la politique de la chaise vide : ils cherchent à cacher qu'eux-mêmes étaient présents. Conformément à cette attitude, leurs réponses aux questions d'Eva sont assez évasives et peu convaincantes : si Annegret s'accroche à l'argument de la protection – Auschwitz n'avait été qu'un camp de punition pour des criminels (p. 305) - les parents, quant à eux, insistent que le père n'avait joint la SS uniquement « parce qu'il se sentait seul » (p. 309), on avait appris sur la pratique des gazages qu'après la guerre. Paradoxalement la mère avoue tout de même que le père avait à deux reprises demandé d'être muté ailleurs, sans succès (idem) :

« On n'avait pas le choix, ma fille. » (idem)

L'histoire est à son comble quand Madame Bruhns est convoquée au tribunal pour y témoigner. Elle doit confirmer qu'elle a porté plainte contre l'accusé principal en décembre 1944 pour cause de remarque défaitiste, ce qui aurait pu terminer en peine de mort (p.357). Ainsi, même la mère se révèle avoir été parmi les radicaux à l'époque. Eva tourne le dos à ses parents. (p.360)

Elle fait pareil avec Jürgen. Après quelques hauts et des bas de leur relation – comme mentionné précédemment, elle lui a rendu la bague de fiançailles, puis ils se sont rapprochés de nouveau – Jürgen va au bureau du ministère publique et demande que sa fiancée soit suspendue de sa fonction – une demande juste selon la situation juridique de l'époque (p. 312). Cela amène Eva à mettre fin à leur relation une bonne fois pour toutes (p. 317-319) – en tout cas c'est ce qu'il semblerait jusqu'aux dernières pages. Dans tous les cas elle est décidée, elle dit : « [...] je suis la voix de ces gens » (p. 316), et rien ne la fera changer d'avis.

Entretemps elle se sent beaucoup plus proche de David Miller (p.174), même si elle pensait initialement que ce jeune stagiaire de tribunal juif, qui semble obsédé par la vengeance et qui de surcroît se montre pendant longtemps assez désapprobateur avec Eva, « avait vraiment un problème » (p.38). Au début Eva, avec son ignorance initiale, n'est pour lui qu'« une de ces millions de jeunes idiotes » (idem). David a dû se débarrasser du corps de son frère, frappé à mort par l'accusé numéro 4 – telle l'histoire qu'il raconte à plein de monde en tout cas, sauf à Eva (p. 201). Entre autres à sa connaissance de la maison close, la prostituée Sissi, avec qui il devient ami (idem). À Auschwitz, où se rend une délégation juridique, ainsi qu'Eva, afin de vérifier les informations sur les lieux, la vérité éclate au grand jour. Désespéré, il lui avoue : il n'a même pas de frère et sa famille avait déjà immigré au Canada en 1937. Tout son comportement était l'expression de sa honte, d'avoir pu fuir cette horreur, de ne pas être à sa place (p. 339), ce qu'il cherchait à compenser avec un engagement empressé. Étonnamment, cet aveu n'a pas un effet de distanciation sur Eva, bien au contraire, elle couche avec lui :

« [...] et ils firent la seule chose que l'on pouvait peut-être opposer à tout cela : ils s'aimèrent » (p.340)

Il n'est pas facile d'interpréter ce comportement. S'agit-il d'une fuite émotionnelle de deux personnes traumatisées, comme le suggère la formulation, ou est-ce que ce jeune homme aux troubles de personnalité est tout de même une victime aux yeux d'Eva ?

Une vraie victime est sans aucun doute le juif hongrois Otto Cohn. Eva l'avait déjà remarqué avant son témoignage au tribunal, quand – négligé et perdu - il errait dans les rues. A l'époque elle l'avait aidé à trouver l'auberge où il avait réservé une chambre (pp. 76-78). Eva développe une empathie particulière pour cet homme et c'est avec une sympathie profonde qu'elle écoute son témoignage, il est à ses yeux l'incarnation de « Dieu en colère » de la bible (p. 184). Son motif :

« Mais je me suis juré de survivre car il fallait que je raconte ce qui s'était passé » (p. 182)

Après – et probablement aussi à cause du manque de réaction de la part des accusés – il quitte la salle et, clairement habité par des pensées suicidaires, il se jette devant la première voiture qui passe. Eva prend son chapeau (p. 188). Passant par sa sœur Annegret, elle se renseigne auprès de l'hôpital sur son état. Sa sœur lui ment et elle a dur à supporter le décès de Cohn quand elle l'apprend. Son chapeau reste dans la chambre d'Eva, où elle le garde telle une relique (p. 206)

Qu'en est-il des accusés ?

L'avis d'Eva « Ce sont des gens ordinaires. C'est ça qui est terrible » rappelle la formule analytique de la « Banalité de mal », développée par Hannah Arendt lors du procès Eichmann. Cependant les atrocités terribles qu'on impute aux accusés et que Eva, en tant qu'interprète, doit leur livrer, deviennent davantage un poids pour elle qu'elle ne pense plus pouvoir supporter : elle a souvent mal au cœur et finit même par s'effondrer après un des témoignages (pp.271-272).

Quand on regarde les dénominations que donne Eva aux accusés et que le narrateur, voire l'auteur ne relativisent en rien, nous pouvons constater un recours permanent au milieu animalier. Ainsi, l'accusé principal est nommé « l'homme au visage d'oiseau de proie » (p. 94), l'accusé numéro quatre un « vieux chimpanzé » (p. 72 et autres, le titre « le monstre » vient des victimes (p.182) et est également repris par David Miller). L'accusé numéro dix, l'aide-soignant est un homme aux « oreilles de chauve souris et (au) nez écrasé » (p. 72 ; la deuxième partie de la description renvoie au petit nez des chauves souris), le pharmacien ressemble à « un bon gros crapaud content de lui-même » (p. 180). L'avocat de la défense est appelé « le lapin blanc », faisant allusion à un personnage peu sympathique d'« Alice au Pays des Merveilles » (p. 128), et même l'épouse de l'accusé principal à un « visage de souris » (p. 91, 277) – la devise : « des animaux te regardent » et donc une référence à de la littérature un peu triviale. Je ne

cherche pas à défendre ces personnes et ceux qui sont de leur côté, mais est-il vraiment nécessaire de faire recours à de telles caractéristiques quand on considère les bestialités qui font office de chefs d'accusation ?

L'emploi des nominations évoquées précédemment est sûrement lié au principe d'Annette Hess d'éviter des noms réels. Ainsi, le procureur général Fritz Bauer n'est appelé que par son titre ou par la description de sa « silhouette noueuse » (p. 32). On en va de même pour l'autre procureur que l'on appelle « le blond » (p. 32) – ce qui implique une certaine distance, tandis que la comparaison du président de la cour qui a un visage comme la lune (p. 92, 174) paraît presque moqueur. Cependant, les actions des personnes inspirent tout de même de la sympathie, et on parle par exemple du président de la cour et de « son bienveillant visage lunaire » (p. 270).

Le besoin de renforcer la présentation des côtés négatifs des accusés est parfois exprimé de manière simple et symbolique. Quand David Miller va à la recherche de l'accusé numéro quatre, « le monstre », il le rencontre, telle une métaphore, lors de la chasse. Et quand cet homme « dont le visage rappelait la tête d'un vieux chimpanzé » lui ouvre la porte de la cabane, il tient « un long couteau dans la main », en arrière-plan on perçoit « un cadavre suspendu » qui s'avère être un chevreuil. (p.68-69)

Enfin, si c'était bien un chevreuil qui pendait à ce crochet. Ça aurait tout aussi bien pu être un homme. En tout cas, c'était une masse sanglante.
(p.69)

Cette scène anticipe, si l'on veut, un témoin évoque une victime qui, après avoir été interrogée par l'accusé, « n'était plus qu'une masse sanguinolente » (p.298).

Ici, l'histoire du roman fait preuve d'une construction plus qu'explicite qui cherche à renforcer le témoignage ; mais on y reviendra plus tard en détail. Ce n'était d'ailleurs pas la seule scène qui a évoqué en moi l'impression d'une construction dramatique et frappante.

Tout d'abord : le lecteur n'a pas de choix que de concéder que, comme par coïncidence, le personnage d'Eva se trouve être une femme et, qu'en prime, son passé ainsi que celui de sa famille ont un lien direct avec les événements évoqués. En plus de cela :

- La mère viendra témoigner auprès de la cour en dernière minute avec une déposition particulièrement démasquante,

- Eva, qui vivait près du camp jusque 1945 (voire données p. 267) donc presque jusqu'à ses six ans (elle est née au printemps 1939, p. 259) a eu particulièrement dur à faire remonter le moindre souvenir de son subconscient nébuleux,
- Elle rencontre Otto Cohn en amont du procès et devient *a priori* une sorte d'accompagnatrice pour lui,
- Otto Cohn se suicide après avoir témoigné,
- La négligence de son corps jusqu'à une puanteur horrible suit une stratégie que même Eva, qui est pourtant sensible, ne comprend pas. Voici le commentaire du narrateur :

Elle ne pouvait se douter que c'était délibéré : Otto Cohn ne voulait pas seulement qu'on l'entende et qu'on le voie, non, il voulait que les coupables, là, sur le banc des accusés, puissent aussi le sentir. (p.175)

Est-ce que nous, en tant que lecteurs, nous en aurions douté, si l'auteur ne l'avait pas écrit ? Otto Cohn *veut*, pour tout un chacun, être plus qu'on ne peut en supporter : probablement un choix qui cherche à réfuter un vieux cliché antisémite. Il reste la question si cette approche ne fait pas que renforcer ce dernier – de manière involontaire, je tiens à préciser - car Cohn aussi ne rencontre que du dégoût face à son apparence et non pas de la compréhension.

- Et pour finir un dernier élément qui laisse le lecteur désemparé : la disparition de David Miller en Pologne. Une surenchère dramatique ; selon une critique littéraire le personnage a été simplement « éliminé » pour des raisons d'économie de narration.

Ceci dit : je ne partage cependant pas tous les points que les critiques ont évoqués. Ainsi, je n'adhère par exemple pas à la critique qui dit que le langage du roman « ne se libère jamais d'un air suffoquant de renfermé », qui marque les années 60 dans ce roman (Frauke Meyer-Gosau dans la [Süddeutsche Zeitung](#)). Selon moi, Hess écrit dans un style simple et réaliste qui se lit de manière fluide. Plusieurs passages, dont la scène de nuit (p. 219 ss), sont assez impressionnants au niveau de l'atmosphère qui est créée. Les différentes trames de l'intrigue sont également bien réussies ; mais il reste toutefois la question de leur utilité.

Ceci nous amène à la question centrale : où est-ce que l'auteur veut en arriver ?

Les atrocités d'Auschwitz elles-mêmes ont déjà été décrites de façon marquante par Peter Weiss dans sa pièce documentaire « Die Ermittlung » (1965). Il s'agit donc ici davantage des effets de ce processus sur les personnes concernées et, comme nous le verrons, sur la société allemande en général. En un mot, il s'agit de culpabilité, ou plus précisément : la culpabilité allemande.

Quand Eva demande à son père :

« Pourquoi tu n'as rien fait, papa ? Tu aurais dû tous les empoisonner, ces officiers ! » (p. 359)

on peut voir en cette réaction excessive, découlant de choc et d'indignation, une demande absurde d'un acte suicidaire de résistance.

Cependant, quand elle dit :

« Et vous, vous étiez quoi ? Un rouage de ce système. Vous étiez là. Vous avez contribué. Vous n'avez tué personne, mais vous avez laissé faire. Je ne sais pas ce qui est pire. Dites-le-moi, vous ! » (p. 359-360)

elle n'est pas seulement d'accord avec l'avis de David Miller : « Jamais ce 'Reich' n'aurait pu fonctionner comme il l'a fait si la plupart des gens n'y avaient pas adhéré. » (p. 273), mais elle formule le reproche principal que le roman met en avant. Car il s'agit de l'exemple, face auquel Eva reste l'exception. Lorsqu'elle va voir Jaschinsky, le coiffeur du camp de concentration, dont le fer à friser l'a marqué d'une cicatrice pendant son enfance, une cicatrice qui – de manière quasi symbolique – lui inflige toujours des douleurs de temps à autre (p.107, 213), lorsqu'elle va voir Jaschinsky alors, elle tente de se repentir par un acte personnel : elle veut se faire raser la tête comme une détenue. Une demande que le coiffeur, lui-même ancien détenu du camp rejette avec la déclaration « Vous n'avez pas le droit de nous faire ça » (p.388). Le pardon et la consolation ne lui sont pas accordés.

Cependant, le roman démontre que l'Allemagne des 20 premières années de l'après-guerre est loin de tout ce que les efforts d'Eva représentent. Le pays apparaît comme une société dans laquelle les vieux préjugés racistes et xénophobes se perpétuent :

- Lors de sa scolarisation, un professeur adresse à Eva une question sur une illustration d'autochtones dans la forêt vierge :

« Cette race tient-elle davantage de l'homme ou du singe ? Mademoiselle Bruhns ? » (p. 172)

- La secrétaire de Jürgen écrit une lettre de plainte dans laquelle elle récrimine contre son nouveau locataire :

« [...] rien de ce qu'elle venait d'écrire n'était vrai. Mais cet homme dont elle ne comprenait pas la langue lui faisait peur. [...] Elle ne voulait pas de lui dans son immeuble. » (p.252)

- Des incendies criminels sont commis contre des travailleurs immigrés italiens (p. 9, 219 ss, 390)
- Un marchand et sa femme rejettent rudement Otto Cohn lorsqu'il leur demande un renseignement : « *Dégage, Israël ! Allez, fous-moi le camp !* » (p. 76)
- Et aux yeux de l'aubergiste, Otto Cohn est un « sale Juif » (p. 167)

En plus de cela, on constate une mentalité de refoulement ainsi qu'une latente attitude nazie :

- Un journal titre que « 70% des Allemands ne veulent pas de ce procès ! » (p. 71)
- Un journaliste commente devant la caméra :

« Les contribuables se demandent à juste titre : qu'est-ce qui justifie un tel déploiement et de telles dépenses ? » (p. 85)

- Des policiers se tiennent au garde-à-vous, claquent les talons, font le salut militaire devant les accusés (p.83, 127) et ressemblent « plutôt à une garde d'honneur » (p. 175).

Si l'on prend la famille d'Eva comme cas d'étude central pour tout cela, il devient clair que d'une certaine manière, "les" Allemands ont été impliqués dans les atrocités, en étaient au courant, sont donc devenus coupables et ne changent pas – de là on n'est pas loin du « peuple de malfaiteurs ».

Et c'est là le but de tout : "Deutsches Haus" - la maison allemand - le nom du restaurant est tout aussi symbolique vis-à-vis de la culpabilité de l'Allemagne entière et de la survie de la tradition funeste.

Cela vaut de même pour les actions secondaires, qui n'ont pas encore été évoquées :

Stefan, le petit frère d'Eva, est un gosse gâté et gémissant (« J'ai toujours ce que je demande », p. 27), qui - bien sûr - joue à la guerre avec des tanks et des figurines de soldats (p.24 ss) et reçoit pour Noël une figurine de parachutiste et un fusil à air

comprimé, avec lequel il veut tirer sur les moineaux (p.113-114). Même les petits soldats que Stefan donne comme offrande funéraire au chien Purzel (un animal un peu traître, comme il se doit) sont déterrés à nouveau, car il y en a deux parmi eux, dont Stefan a absolument besoin pour son jeu de guerre contre un copain (p.294). Et lorsqu'Eva lui apporte une casquette de capitaine bleue de Sylt, il se met immédiatement devant le miroir et commande : "Gauche - Droite - Gauche - Droite – Garde à vous ! » (p.295) Au passage, il faut mentionner que Stefan joue également l'hôte dur et quasi xénophobe de la pièce de la nativité, qui rejette Marie et Joseph : « Nous n'avons pas de place pour vous ! Fichez le camp ! » (p. 111)

Penchons-nous sur un personnage et son intrigue propre que nous avons jusqu'ici laissé plutôt de côté : la sœur Annegret. Quelques critiques que j'ai consulté sur Internet ne voient en elle qu'une intruse qui ne sert à rien. A mon avis, elle a pourtant été placée de manière réfléchie. Tout comme nous l'avons vu auparavant, il s'applique le principe du renforcement négatif et frappant :

Annegret est infâme jusqu'à la moelle et poursuit la tradition funeste de sa propre manière. Les débuts de son essence se sont déjà montrés à Auschwitz, quand elle arrachait les têtes des roses dans le jardin et incitait sa petite sœur à faire pareil. (p. 277).

Elle est :

- grosse (on parle même de sa « silhouette indéterminée », p. 222)
- intempérante (p. 19, 58, 243, 256, 290)
- à la recherche d'aventures sexuelles avec des hommes mariés (p. 159, 162)
- principalement cynique (« Bon, vole au secours de tes clochards » (p. 77) / Quand, après le sauvetage de la famille de travailleurs étrangers, Eva serre son père dans ses bras et embrasse sa mère, « Annegret fit une moue ironique » (p.225) / « On n'est pas différent d'une machine. On peut activer ou désactiver ses sentiments. » (p. 191) / « Le romantisme est le masque de l'hypocrisie. » (p. 245)
- et quand, pour une fois, des émotions s'emparent d'elle, son sanglotement ressemble à celui d'« un chat malade bloqué dans un tuyau » (p. 158-159) et son deuil de Purzel, le chien de la famille a clairement des limites : son offrande

funéraire est « une poignée de bonbons aux fruits qu'elle avait mis de côté parce qu'elle ne les aimait pas » (p. 267).

Le pire est bien évidemment que, contrairement à sa profession, elle est plutôt une « sœur de la maladie », qui, dans le service des nourrissons, mélange des colibacilles (probablement les siennes, p. 350) dans le lait (p. 196) qu'elle donne aux bébés, ou les injecte immédiatement dans la bouche (p.117) pour pouvoir prendre encore plus soin d'eux (p. 350, 360-361). Est-ce que son comportement témoigne d'un syndrome du secouriste pervers développé face à la complicité de ses parents ? Mais cette Annegret ne semble pas si subtile - il n'y a pas une scène où elle ne se révèle pas sans complication antipathique. Son exemple s'inscrit plutôt dans la continuité de la tradition meurtrière (un bébé meurt, p.244). Car ce que fait Annegret par un besoin malade de reconnaissance, semble être une sorte de continuation des expériences médicales perverses d'Auschwitz (pensez aux jumeaux de Cohn, p.177, ou à la sœur d'Anna Masur, p.228). Annegret crée elle-même le lien dans ses pensées :

« Oui, il vaut mieux qu'elle (Eva) s'en aille. Elle qui s'acharne à fouiller dans le passé, qui joue les moralisatrices sans rien connaître des faiblesses de la nature humaine ! » (p. 360)

Directement après, on voit le bilan de ses « faiblesses humaines » : « au cours des cinq dernières années, dix-neuf nourrissons de sexe masculin ». (p.360). Le fait qu'ils étaient tous masculins suggère une certaine haine des hommes, qui semble être confirmée par le traitement cynique qu'elle inflige à ses amants tels que le Dr Küssner, mais qui ne peut pas être sondé.

Le fait que le Dr Küssner ne signale pas ces actes après sa confession afin de la faire chanter en vue de leur mariage, (p.372), n'est qu'un autre exemple du détournement égoïste du regard vis-à-vis de crimes.

Si l'on tire une conclusion dans ces conditions, alors la vision du roman sur la société serait très clairement orientée vers une sorte de culpabilité collective allemande qui se poursuit.

Eva finit par démissionner du tribunal au motif qu'« elle portait en elle la faute de ses parents » (p. 363). Même si le procureur dit que « d'un point de vue juridique, c'était absurde et un non-sens. On ne pouvait pas rendre responsable un peuple tout entier. » (p.368), il admet avec la restriction « d'un point de vue juridique » déjà l'avis opposé,

qui est : "Mais d'un point de vue moral oui ! » Et la référence à un peuple entier établit fondamentalement la culpabilité non seulement des parents d'Eva mais de toute la génération adulte sous Hitler.

Eva a cependant pris sa décision et ne se laisse pas ébranler. (p. 368). Et puisque le roman est basé sur l'identification avec la jeune femme, nous, les lecteurs, devrions sympathiser avec cette attitude.

Y a-t-il des éléments qui ne sont pas aussi unilatéraux ? Dans certains cas, l'auteure gratte quelque peu le schéma lisse de jugement : elle propose dans David Miller un cas particulier quasi-pathologique, avec la négligence délibérée d'Otto Cohn une stratégie fort inhabituelle d'un témoin, avec le père de Jürgen, un communiste qui, en tant qu'opposant nazi dans cette Allemagne d'après-guerre, a réussi à devenir millionnaire grâce à son entreprise de vente par correspondance. Un des avis d'Eva sur les accusés va également au-delà du simple dégoût :

« Elle comprenait à présent pourquoi aucun des accusés ne reconnaissait sa faute [...]. Comment un homme pourrait-il vivre avec la responsabilité d'avoir causé la mort de plusieurs milliers de personnes ? » (p. 342)

Un autre aspect qui sort de l'ordinaire est que le père, Ludwig Bruhns, en danger de mort afin de sauver les habitants de la maison voisine, en particulier une famille de travailleurs invités, des flammes d'un incendie criminel. Est-ce, d'une certaine manière, l'expiation de la transgression antérieure ? Ou bien est-ce que tous les exemples cités nous rapprochent des contradictions qui font l'être humain ? « Être un homme n'a rien d'évident », dit le vieux Schoormann, le père de Jürgen, après que ce dernier l'ait avoué l'homicide volontaire du pilote américain (p.375). Transfiguré après cette confession, Jürgen est enfin prêt pour une relation avec Eva, qui lui semble dès lors "vraiment courageuse" (p.390) - il faut reconnaître qu'il s'agit ici d'un dénouement heureux plutôt forcé. Certes, c'est ce que j'ai ressenti en lisant, tous ces aspects sont marginaux dans le tableau général qu'esquisse le roman.

Ce dernier se dirige davantage vers une mise à jour des aspects clairement négatifs.

Ainsi Annegret m'a rappelé non pas des cas historiques, mais les nouvelles d'aujourd'hui sur les « anges assassins » dans les hôpitaux et les maisons de retraite. Et la série d'incendies criminels de landaus de travailleurs étrangers - je n'ai trouvé aucune preuve datant de cette époque - est plus susceptible d'évoquer des associations

avec des attaques contre les logements des demandeurs d'asile. Si l'on considère que le roman commence immédiatement après une telle attaque, qu'au milieu il y a l'opération de sauvetage dramatique de Ludwig Bruhns et qu'à la fin Jürgen mentionne un article de journal selon lequel des étudiants, probablement même des membres d'une corporation étudiante (p. 390), sont les délinquants, alors on peut voir à quel point ce sous-thème est important.

« Ce roman arrive au bon moment », telle une citation sur la quatrième de couverture de la version allemande du roman. Cela nous amène à la fonction de politique quotidienne de la lutte contre la droite, que le roman est probablement censé servir. Reste la question si Auschwitz se prête à une telle instrumentalisation et si l'on doit se contenter de l'apprentissage unilatéral de l'histoire et considérer réellement la République fédérale actuelle comme une continuation des temps funestes. Ou si la leçon beaucoup plus générale, beaucoup plus structurelle du passé nazi ne pourrait pas être : Donnez à une personne le pouvoir sur les autres, inculquez-lui qu'elle est du « bon » côté, de préférence comme « bon » contre le « mal », et elle est prête à tout acte honteux.

« La Maison allemande » ne transmet pas une telle vision des choses.

*Ce texte a été créé dans le cadre de l'édition 2021 du Prix littéraire des lycéens de l'Euregio.
Auteur : Dirk Walter ; traduction : Ina Engelhardt*

